

Le féminisme de la haute

Sheryl Sandberg, *En avant toutes : les femmes, le travail et le pouvoir*, JC Lattès, 2013, 390 p.

Ryoa Chung

Rétro, les classes sociales ?

Number 302, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70549ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chung, R. (2014). Review of [Le féminisme de la haute / Sheryl Sandberg, *En avant toutes : les femmes, le travail et le pouvoir*, JC Lattès, 2013, 390 p.] *Liberté*, (302), 54–54.

Le féminisme de la haute

La DG de Facebook raconte la *self-made-woman*.

RYOA CHUNG

SHERYL SANDBERG EST UNE femme de pouvoir. *Madame Facebook* est la directrice générale de la boîte et se classe cinquième dans la liste des femmes les plus puissantes du monde selon *Forbes* (2011). L'auteure le mentionne d'ailleurs dès les premiers chapitres de son livre, non pas pour s'en vanter, mais pour raconter, de manière étonnamment candide, comment elle craignait que ce classement prestigieux nuise d'une quelconque façon à son travail, à sa réputation et à sa carrière. Sandberg ne cherche pas à plaire à tout prix, mais l'une des conséquences négatives de ses succès professionnels, dont elle souffre visiblement, est le «gender penalty», phénomène observé dans le cadre d'une étude universitaire américaine et qui fait en sorte qu'une femme en position d'autorité suscite de l'antipathie en fonction des mêmes critères qui suscitent notre admiration à l'égard d'un homologue masculin.

L'ouvrage de Sandberg est une contribution importante à la culture féministe destinée au grand public. En parallèle aux études féministes universitaires et à la riche littérature académique qui en découle, on peut observer une certaine forme de réhabilitation du discours féministe au sein de la culture populaire aux États-Unis. Du blogue *Jezebel* au succès de la série télévisée *Girls* créée par Lena Dunham, l'attribut «féministe» est de moins en moins tabou. Sandberg participe de façon significative à cette réhabilitation populaire du féminisme

et consacre des pages éloquentes sur sa propre conscientisation tardive à la suite de sa rencontre avec la célèbre activiste Gloria Steinem.

En dépit de toutes les critiques et controverses que *En avant toutes* peut susciter, il s'agit d'un livre courageux. Bien que le propos s'appuie sur des données empiriques fiables et un nombre impressionnant d'études qui sont citées sur vingt-cinq pages de notes en fin d'ouvrage (dans l'édition originale anglaise), la narration de cet essai s'apparente plutôt à l'autobiographie. Un récit personnel dans lequel Sandberg révèle à la fois les incidents humiliants qu'elle a dû subir en gravissant les échelons du succès et les angoisses très intimes qu'on imagine mal un homme de pouvoir partager de manière aussi publique. Mais ces angoisses dont elle parle hantent toutes les femmes qui ont été conditionnées par des pressions socioculturelles à ne pas convoiter les postes d'autorité, à ne pas «s'asseoir à la table» où se prennent les décisions, à ne pas aller de l'avant. Que la directrice générale de Facebook, ayant précédemment mené

Google à la gloire, nous parle du syndrome de l'imposteur (endémique chez des millions de femmes) qui la poursuit encore

aujourd'hui dans l'exercice de ses fonctions est certainement un acte de courage. Et aussi de générosité.

Le livre de Sandberg soulève également plusieurs questions. De manière générale, elle exhorte les femmes à prendre leur place dans la société et à «plonger corps et âme» dans la poursuite de leurs ambitions professionnelles. Bien qu'elle ne cherche nullement à dévaloriser le choix des femmes qui ne poursuivent pas de tels objectifs, Sandberg affirme que les mœurs et les institutions ne commenceront à changer que si des femmes occupent effectivement les positions d'autorité, créant ainsi les conditions d'une plus grande équité pour toutes les femmes. Toutefois, un des aspects cruciaux du propos de Sandberg consiste à suggérer que, si les femmes sont absentes des sphères du pouvoir, c'est en partie à cause des limitations qu'elles s'imposent elles-mêmes (notre manque de confiance, la modestie de nos ambitions, voire même notre conception des devoirs de la maternité). De sorte que, pour certains lecteurs critiques, l'ouvrage de Sandberg risque de reconduire non seulement l'idée que les

femmes portent en quelque sorte la responsabilité de leur échec professionnel et qu'il leur incombe de surmonter les séquelles psychologiques de la subordination millénaire des femmes, mais qu'elles doivent en outre adapter leur état d'esprit et leurs comportements à un système fondamentalement *patriarcal*. Anne-Marie Slaughter, dans un article très remarqué paru dans *The Atlantic* (juillet 2012), «Why Women Still Can't Have It All», reproche d'ailleurs à Sandberg de minimiser un des enjeux incontournables de la condition féminine, soit la maternité. Pour Slaughter, professeure de Princeton ayant occupé un poste prestigieux au sein de l'administration Obama, tant que les enjeux de conciliation travail-famille ne seront pas réglés de manière équitable pour les femmes, il est tout simplement faux, comme le prétend Sandberg, que les femmes «peuvent tout avoir» et qu'elles peuvent «aller de l'avant» dans la poursuite de leurs ambitions professionnelles sans souffrir le prix de sacrifices personnels trop lourds.

En dernière instance, non seulement le système est-il *sexiste*, mais il est également profondément *capitaliste*. Bien que Sandberg reconnaisse qu'une vaste majorité de femmes doive d'abord se consacrer à la simple satisfaction de besoins fondamentaux, son ouvrage s'adresse à une certaine catégorie privilégiée de femmes professionnelles, dans l'espoir que toutes les autres pourront bénéficier d'une plus-value d'équité si plus de femmes de carrière accèdent aux positions de pouvoir au sein des universités, des corporations et des sphères politiques. Or ceci soulève une question cruciale au sein d'un débat important en théorie féministe : l'émancipation féministe peut-elle réellement advenir dans un contexte d'inégalités socio-économiques croissantes lorsqu'on sait, données empiriques à l'appui, que les plus vulnérables des groupes défavorisés sont encore et toujours les femmes et leurs enfants à charge ? En d'autres termes, ne devrions-nous pas plutôt privilégier une perspective féministe «intersectionnelle», qui tienne davantage compte de tous les recoupements entre les inégalités de genre et de classe, les discriminations raciales et les diverses formes de marginalisation ? À la décharge de Sandberg, son livre ne prétend pas du tout aborder cette question complexe. En vérité, voilà précisément ce qui manque à cet essai. **L**